

Tijuana, un pari sur la frontière

Note de terrain

En arrivant à Tijuana, à la frontière qui sépare la Californie mexicaine de sa sœur siamoise américaine, la première impression est d'être face à un prototype d'urbanité aberrante. L'espace naturel, déjà, est hostile à l'implantation humaine : bordée par un océan peu pacifique à l'ouest, un désert à l'est, la ville est constituée d'une multitude de collines au sol meuble, infertile, séparées par d'étroits canyons. Les pluies torrentielles font fondre régulièrement des pans entiers de l'espace urbain inadapté, couvert d'habitations auto-construites sur des pentes improbables, sans aucune planification ni gestion des services élémentaires. La rivière qui coule dans sa vallée a de tous temps donné lieu à des crues violentes, jusqu'à être canalisée en un filet d'eau sale au début des années 80.

Le paysage est donc la première aberration de Tijuana : une ville ne devrait pas pousser sur un territoire qui ne veut pas d'elle... Petit ranch du Far West au début du XX^e siècle, Tijuana a connu un développement ahurissant depuis l'époque de la Prohibition, qui a fait d'elle une ville. Ou plutôt un centre, périphérie d'un autre centre : San Diego. D'abord un centre de divertissement, quand des milliers de touristes états-uniens ont pu aller s'amuser de l'autre côté de la frontière tandis que leur société bridait leur plaisir. C'est à cette époque, dans les années 20-30 (1) que Tijuana a découvert l'opportunité d'être frontière, et cette opportunité est devenue son unique matériau de construction. Liberté morale, fête, exotisme de proximité, Tijuana a découvert qu'elle pouvait devenir le miroir inversé de la Californie et que cette place pouvait produire de généreux bénéfices. Mais dès cette époque, ce sont des investisseurs étrangers qui ont créé et profité de la rentabilité de la position frontalière dans cette région. Que ce soit avec ses entreprises liées au tourisme, ou à partir des années 60 avec l'industrie électronique et le secteur des services, Tijuana est particulièrement rentable surtout pour ceux qui ne l'habitent pas.

Et pourtant, la population de Tijuana se multiplie presque par trois à chaque décennie, depuis le début du XX^e siècle. Et pourtant, Tijuana grandit encore de 2,25 hectares par jour (2). Elle devient indéniablement une mégapole qui bientôt, par un phénomène de conurbation, rejoindra les villes de Tecate à l'est et Rosarito au sud, puisqu'elle ne peut s'étendre ni vers

Irina Georgieff

Université de Provence-
Aix-Marseille I, France.

(1) Tijuana est devenue une ville frontalière au cours d'un processus qui a débuté en 1848. A cette date, Tijuana était un hameau rural qui, par l'établissement des nouvelles frontières suite à la guerre entre le Mexique et les USA, s'est retrouvé par hasard du côté mexicain, tout contre la démarcation frontalière.

(2) www.infonavit.org.mx ; www.bajacalifornia.gob.mx/fideicomiso/vialidad.htm

l'ouest ni vers le nord où elle bute contre l'océan et contre le mur qui la sépare des Etats-Unis depuis les années 90.

Personne n'est en mesure de chiffrer sa population : ni les institutions, ni les spécialistes. Le dernier recensement, datant de 2005, affirme qu'elle avoisine le million et demi d'habitants. Mais même le site officiel du fidéicomis pour la promotion de la ville (3) ne peut être qu'évasif : Tijuana compte « entre 1,5 et 3,2 millions d'habitants »... La question de la propriété du sol est si complexe que la légitimité et les titres de propriété sont quasiment superflus. Mais ainsi toute la population qui continue d'arriver à Tijuana depuis le sud du Mexique et de l'Amérique centrale principalement trouve toujours un coin où se construire un logement fait de matériaux de récupération. En attendant des jours meilleurs. Qui ne manqueront pas d'arriver puisque Tijuana est pour eux aussi le territoire des opportunités. C'est bien pour cela qu'ils sont ici, parce que la représentation de la frontière s'est étendue jusqu'à devenir synonyme de liberté d'entreprise et de territoire de profit jusque dans le plus petit village du Sud. Preuve en est que les filières migratoires ne sont plus orientées exclusivement vers l'« autre côté (4) », les Etats-Unis, mais aussi directement vers les villes frontalières et notamment Tijuana, en passe de devenir la quatrième ville du pays (5).

Tijuana est fréquemment définie par son manque de définition. Tijuana est floue, parce qu'elle n'a pas de plan, pas de limite sauf celle que lui impose la nature, d'une part, les Etats-Unis de l'autre. Floue parce qu'elle n'existe que parce qu'elle est frontière. Floue parce que l'incertitude est ici une politique, qui semble établie pour maintenir le chaos sur lequel s'organise la ville. Floue aussi parce que son espace public est aussi fragmenté que sa population, provenant en majorité d'autres villes et d'autres Etats, d'autres façons de vivre la ville. Dans les représentations de beaucoup d'habitants que j'ai pu interroger, Tijuana n'est pas vraiment une ville. Elle est un territoire qui maximise le profit. Quel qu'il soit. Elle n'est pas un endroit pour vivre mais pour gagner. Gagner de quoi aller ou retourner vivre dans une « vraie » ville ou un « vrai » village. Personne ne vit à Tijuana sans un ailleurs en tête.

Comment produit-on de la ville dans ce contexte chaotique ? Comment une société bâtie sur une base exclusivement commerciale, sans espace public, ne se désintègre-t-elle pas totalement ? Que représente, que permet la frontière pour continuer d'attirer tant de populations vers un archétype d'enfer urbain ?

Pour envisager ces problématiques, il a fallu chercher un analyseur cohérent au sein de l'espace urbain et social. J'ai trouvé dans l'espace frontalier une sorte d'installation, un espace que même l'architecture différencie du reste de la ville. Je définis cet espace comme la Ligne (6) : un tube digestif qui mène du cœur de Tijuana aux postes-frontière de San Ysidro (7), à moins d'un kilomètre de là. Enfilade de places, de ruelles et de ponts, tous occupés par des marchands, cette Ligne permet d'observer plusieurs dimensions de la frontière dans son aspect d'espace commercial.

(3) www.seetijuana.com

(4) L'« autre côté » c'est l'appellation commune des Etats-Unis pour tous les habitants des villes frontalières du nord du Mexique.

(5) Après le District fédéral de Mexico, Guadalajara et Monterrey.

(6) La Ligne est un terme utilisé quotidiennement par les habitants de Tijuana. L'intérêt du concept est qu'il à la fois un terme consensuel et une représentation de l'espace éminemment subjective. La Ligne désigne pour certains toute la longueur de la démarcation frontière officielle. Pour d'autres il représente un espace beaucoup plus concret, la file de voitures ou de piétons qui attendent pour passer aux USA chaque jour. Beaucoup y font inconsciemment référence comme à un quartier particulier de la ville. C'est cette référence à laquelle je m'attache en la définissant précisément dans l'espace urbain.

D'abord, la Ligne est un des seuls lieux planifiés de la ville, un investissement spécifique. Elle répond clairement à la volonté d'établir un couloir touristique et commercial direct, contrôlable, menant directement des Etats-Unis aux centres de consommation touristique de Tijuana. Mais la Ligne permet aussi de lire dans l'espace urbain la déchéance du destin rêvé pour cette ville. Tijuana était destinée à être la vitrine du Mexique pour les Etats-Unis et pour le reste, la ville la plus visitée du monde. Toute la construction de l'espace est orientée selon cette projection, qui marque clairement la production d'un territoire frontalier. C'était sans compter que des dizaines de locaux commerciaux plus vastes les uns que les autres demeureraient aujourd'hui vides. Sans compter que les campagnes de dénigrement de Tijuana (8) dans les médias américains seraient particulièrement efficaces pour faire chuter le tourisme et sans compter sur les renforcements du contrôle et la tension croissante. C'était sans compter aussi que l'espace de la Ligne serait beaucoup moins un marché formel lié à la vente de produits « folkloriques » qu'un supermarché de produits pharmaceutiques et un espace où mettre en pratique toutes sortes de stratégies de la débrouille. Ce sont ces dernières stratégies de production de revenus, instrumentalisant la frontière comme facteur de production de valeur ajoutée, que je m'attache à décrire ici.

Depuis le 11 septembre 2009 particulièrement, le contrôle le long de la frontière Mexique-Etats-Unis est largement renforcé. La division existait déjà, et une partie du mur séparant les deux Etats était déjà construite à cette date. Mais cet événement a rendu le mur plus imperméable et le contrôle systématique. Or, une partie importante de la population vit à Tijuana et travaille ou étudie – légalement ou non – à San Diego, depuis « toujours ». D'autres passent, quotidiennement ou ponctuellement, pour aller voir un parent, faire des courses à moindres frais, aller voir un concert ou se faire opérer en territoire américain. Cette circulation jadis fluide entre villes voisines est aujourd'hui entravée par les contrôles pratiqués par la Border Patrol sur chaque personne et chaque véhicule. Examen attentif de chaque papier présenté, questions répétées, fouilles, les agents du contrôle prennent plusieurs minutes, en réalité le temps et les techniques qu'ils veulent, pour chaque candidat au passage. Ceci génère des files d'attente qui durent souvent plusieurs heures, que ce soit à pied ou en voiture. Il n'est pas rare que la file de voitures paralyse la circulation dans tout un secteur de la ville, bien au-delà du périmètre du passage et jusqu'au centre-ville. Parmi ces files de voitures, ce qui était anciennement un marché de l'artisanat national est devenu un marché de l'attente. Ce que l'on trouve avant tout sur le marché de l'attente est ce qui est lié... à l'attente, ce qui peut rentabiliser l'ennui, remplir le temps perdu. Nourriture, boissons chaudes en hiver, fraîches en été, couvertures, journaux et objets « prêts à offrir » issus d'un étrange mélange entre figures de l'imaginaire global et pseudo-symboles locaux.

(7) San Ysidro est la commune américaine située juste après les postes-frontière du même nom. Juste après avoir passé les postes-frontière, on se trouve sur un quai de gare de trolley, à son terminus. Différentes lignes mènent à San Diego, distante d'une quinzaine de kilomètres.

(8) Ces campagnes évoquent la violence, le trafic, le racket, remettant au goût du jour la « légende noire » de Tijuana forgée à l'époque de la Prohibition.

Deux types de commerce, formel et informel, sont pratiqués parmi les automobiles, qui se divisent en files pour rejoindre chacune un poste de contrôle à la frontière de San Ysidro. L'un est constitué par les petits locaux installés depuis une quarantaine d'années déjà entre les files de voitures. Ils sont constitués d'une arrière-boutique qui sert d'entrepôt et de l'espace d'exposition des objets, ouvert sur l'extérieur. Les locaux appartiennent généralement à des commerçants installés depuis longtemps à Tijuana, qui se sont transmis le local à travers les générations. Ces locaux sont devenus fort chers, car avec l'augmentation du temps d'attente, ils sont devenus des espaces de vente stratégiques, certainement les meilleurs de la ville pour ce type de commerce, cueillant les travailleurs à l'aller et les touristes sur le chemin du retour. Les propriétaires travaillent rarement eux-mêmes dans ces petits locaux exposés au soleil brûlant, aux gaz d'échappement et à la micro-société des vendeurs qui leur fait souvent peur – une large proportion sont des déportés, je reviendrai sur leur cas. Bien qu'ils sachent pertinemment que ce sont les meilleurs vendeurs qu'ils peuvent avoir là. Les propriétaires placent donc généralement là un gérant et des vendeurs mobiles, tous syndiqués. Le territoire est fragmenté par cette appartenance à l'un ou l'autre syndicat qui définit de façon intransigeante le territoire de vente et les droits de ses affiliés. Les vendeurs mobiles courent toute la journée, détectant le désir des acheteurs potentiels sans que ceux-ci aient jamais à descendre de leur véhicule, capables de les satisfaire en quelques secondes, le temps de courir chercher quelques articles exposés dans le local et de les ramener au conducteur.

Ils ne touchent généralement pas de salaire fixe, mais gardent ce qu'ils sont capables de faire payer en plus au client, sur la base du prix fixé par le propriétaire. Ils sont donc producteurs de plus-value, la frontière étant l'argument qui leur permet de produire cette marge... En effet, tout est plus cher à la Ligne que dans n'importe quel autre secteur de la ville, depuis le paquet de cigarettes jusqu'au produit le plus sophistiqué. Tout le monde s'est habitué à cette différence de prix et la justifie par cette simple raison qu'« on est à la Ligne »... Les locaux sont mitoyens et tous les vendeurs mobiles se connaissent. Beaucoup d'entre eux se connaissent déjà depuis l'« autre côté », ou se reconnaissent comme pairs en arrivant à Tijuana, entretenant des solidarités qui ont finalement constitué une filière de travail spécifique dans les files d'attente.

L'autre cas est celui des vendeurs ambulants. Certains travaillent avec un permis qu'ils ont acheté comme on achetait jadis une charge royale... En effet, selon les époques et le parti au pouvoir, la Municipalité délivre ou non des permis, régularise ou non les demandes, mais maintient toujours cette idée que le droit de vendre dans cet espace commercial privilégié dépend exclusivement de son bon vouloir. Présentement, elle ne délivre plus aucun permis, et la police effectue des descentes quotidiennes en vue de ramasser les vendeurs illégaux. Les vendeurs, armés de leur chariot à roulettes ou

les bras chargés d'objets, se promènent donc entre les files de voitures et de piétons, plus ou moins sur le même territoire que les vendeurs des locaux. Cependant, ils travaillent en indépendants et gardent généralement tout de ce qu'ils vendent, excepté les impôts qu'ils payent s'ils ont un permis ou les amendes s'ils n'en ont pas. Ils exercent le même métier d'inventeur de plus-value pour la plupart. D'autres ne produisent pas de plus-value directe mais étendent considérablement le territoire de vente d'un produit et sont payés pour cela. C'est le cas des journaux. L'ennui à la Ligne fait vendre, et il est fort bon pour un syndicat – dépendant lui-même d'un parti politique – de faire passer son organe de presse à la frontière où il gagne un nombre considérable de lecteurs. De plus, ces organisations emploient souvent des secteurs défavorisés de la population comme les jeunes issus de centres de désintoxication de la région, ce qui leur offre une caution sociale non négligeable.

Un des aspects socialement profitables de ce marché qui s'est développé à la frontière et renforcé avec l'attente est la fonction de « machine à laver », d'espace de recyclage social qu'il a fini par acquérir. On peut pousser la métaphore jusqu'à dire qu'on y sépare même les couleurs et les « textiles », sur un critère ethnique et social... Les Etats-Unis déversent chaque jour à cette frontière des bus entiers de déportés. Ces Mexicains ont parfois passé trente ans « clandestinement » aux Etats-Unis, travaillant, fondant une famille, vivant comme des citoyens lambda. Excepté le droit officiel à vivre sur ce territoire. Qu'ils aient été arrêtés lors de simples contrôles routiers où l'on a constaté leur absence de papiers américains ou qu'ils aient une longue trajectoire criminelle « de l'autre côté », leur destin est le même. Ils sont littéralement jetés à Tijuana, sans argent, sans vêtements, sans avoir pu prévenir qui que ce soit de leur arrestation. Et le plus souvent sans leurs papiers, confisqués par les autorités états-uniennes au moment de la déportation (9). Une fois « renvoyés en arrière », tout dépend de leur réseau. Mais beaucoup finissent par créer ou trouver du travail à la Ligne, s'ils restent à Tijuana, particulièrement s'ils sont jeunes et capables de supporter le travail entre les files de voitures. Ils sont finalement parfaitement intégrés à la société de la Ligne, au district « file de voitures » qui est leur territoire commercial, leur réseau de solidarités. Mais ils ne sont pas pour autant intégrés à la société *tijuanense*, d'après leurs propres paroles. Tous les déportés interrogés dans cette situation (10) disent en effet être fréquemment dérangés par la police – qui sait bien qu'ils travaillent là officiellement – mais aussi être mal vus de la population. En plus de la production de revenus, certains déportés tirent donc de la frontière cet autre avantage : au contact quotidien de la population qu'ils jugent « normale » par l'acte commercial, ils sentent que quelque chose de cette normalité les atteint. Dans ce cas, la plus-value produite par la frontière n'est pas tant économique que sociale : l'échange entre des secteurs de la population qui souvent se craignent et se méprisent n'est possible que dans ces conditions très particulières de l'attente.

(9) Pour les Mexicains ayant des papiers de résident américain (et non de citoyen), « rendre ses papiers », renoncer à la résidence américaine est aussi une façon d'écourter un séjour en prison. Beaucoup de jeunes gens d'ascendance mexicaine mais nés aux Etats-Unis se retrouvent ainsi à Tijuana plutôt que de purger leur peine complète.

(10) Il s'agit pour beaucoup de jeunes hommes, nés ou élevés aux Etats-Unis, qui sont entrés très tôt dans un gang mexicano-américain ou chicano. Ils ont généralement un passé de « délinquants récidivistes » de l'autre côté ; beaucoup sont déportés après plusieurs séjours en prison. Ils se reconnaissent entre eux aux signes d'appartenance : numéros tatoués qui sont des codes de chaque gang, un *slang* particulier et l'auto-définition de *cholos*.

Cet espace de vente formidable que représente la file d'attente est largement contrôlé par les syndicats – explicitement affiliés aux trois partis politiques PRI, PAN, PRD dans une bien moindre mesure – qui se partagent très précisément le territoire et le privilège des permis commerciaux dans cet espace, créant ainsi une solidarité organique entre membres d'un même syndicat. Allant parfois jusqu'au corporatisme le plus évident. C'est le cas des « taxis jaunes » qui officient à la Ligne, qui ont un quasi monopole sur les trajets du poste frontière au centre-ville (il s'agit d'une distance extrêmement réduite mais qui n'est jamais allé à Tijuana ne le sait pas...). Certains les taxent de véritable mafia ; leur définition est celle d'une communauté solidaire, une famille soudée par une même condition et une même vision de la frontière comme chance. Beaucoup d'entre eux aussi sont des déportés. Mais le port de la chemise jaune et le fait d'être constamment entre eux, réunis en confrérie presque, leur donne une assurance qui va parfois jusqu'à être menaçante. De plus, si le tourisme a considérablement chuté à Tijuana ces dernières années (11), les « taxis jaunes » sont parmi les seuls à en profiter encore largement. En effet, ils cueillent les touristes dès qu'ils pénètrent au Mexique, leur centrale se trouvant en face des portes rotatives d'entrée des piétons, unique centrale dans le périmètre.

Non loin de la centrale des « taxis jaunes », une autre population a trouvé dans cette Ligne frontalière un territoire de progrès économique. Il s'agit du secteur le plus marginalisé du pays : les peuples d'ascendance indigène directe, particulièrement les femmes âgées. La plupart parlent à peine espagnol et leur anglais se limite à des onomatopées comme « ouichouane » ou « ouanedolar », suffisantes pour commercer. Certaines demandent l'aumône ou vendent des chewing-gums avec leurs enfants sur la place Viva Tijuana, la plus importante de l'installation frontalière. D'autres ont des stands fixes sur les ponts ou le petit marché qui précède les files de voitures (12). Elles se sont largement adaptées au marché local puisque l'artisanat du sud dont elles sont généralement originaires (notamment de Oaxaca) est mêlé aux bracelets en plastique chinois et aux Blanche-Neige de plâtre produites dans les usines de Tijuana. L'espace de la Ligne représente une alternative intéressante au travail en usine, principal secteur d'emploi pour les femmes sans qualification à Tijuana. Ici, elles peuvent être avec leurs « commères » et leurs enfants, parler leur langue (généralement mixtèque, maya ou zapotèque) et gagner leur vie en imposant elles-mêmes leur prix, en l'absence de régulation. Certaines en profitent aussi pour pratiquer des activités parallèles, rentables ou non : coudre ou apprendre l'espagnol à l'aide d'un cahier d'exercices. Les hommes, moins nombreux sur ce marché (alors qu'entre les files de voitures ils sont très largement majoritaires, tout comme dans les bars de la Ligne), sont tout de même représentés. Tous trouvent là un territoire de progrès économique parmi les meilleurs du pays : le couloir touristique privilégié permet de fixer des

(11) Cette baisse est notamment le résultat des campagnes de dénigrement menées dans les médias californiens, fort efficaces puisqu'entre 2007 et 2008 les ventes dans l'espace de la Ligne auraient chuté de 40 %, selon le journal *Frontera* (25/03/08).

(12) Les femmes indigènes ne vendent généralement pas dans les files, seulement tard dans la nuit quelques-unes s'installent au plus près du poste-frontière, sur le chemin des piétons, avec une couverture au sol pour exhiber leurs articles.

prix largement au-dessus de la moyenne. De plus, il leur permet d'être en confiance, avec des gens du même village ou de même ascendance à qui confier son stand en cas de besoin. Cette protection mutuelle semble être un élément très important pour ces populations issue de réalités si différentes, qu'elles ont pour certaines quitté très peu de temps avant. Si les Mexicains du nord méprisent ostensiblement ces compatriotes, dans la plupart des cas, il n'empêche que ces derniers trouvent là un espace où l'exotisme commercial reste efficace et où ils apparaissent comme des vendeurs légitimes. A l'évidence, ce marché n'est même pas imaginable dans leur région d'origine. La frontière a pour eux cet avantage de concentrer une circulation touristique et une circulation quotidienne en un espace fort réduit, qui passe nécessairement par leur territoire de vente.

L'espace physique de la frontière est donc aussi un territoire où les populations non intégrées à la société locale peuvent inventer des stratégies de progrès par le commerce directement lié à la circulation.

Bon nombre d'handicapés physiques aussi trouvent dans cet espace une possibilité de survie. « Des faux et des vrais handicapés » comme le raconte J., juché sur la planche à roulettes qui lui fait office de jambes. Il passe ses journées sur le pont México, élément historique de l'installation frontalière (13). Il vend des chewing-gums ou des bonbons, un dollar le paquet. Cette aire est « restreinte » ou plutôt interdite au commerce aujourd'hui. C'est le bon vouloir des policiers postés sur ce pont qui permet à J. de travailler ou non. Il fut une époque, pas si lointaine, où il ne venait travailler que les jours qu'il savait être de grande affluence, les week-ends et jours fériés. Sinon il ne gagnerait même pas les dix dollars que les policiers ne manqueraient pas de venir lui taxer pour fermer les yeux sur son activité sans permis (il a déposé quatre demandes de permis pour officialiser son activité, plus une à chaque changement de gouvernement, toutes refusées). La tolérance n'a plus ce prix exorbitant aujourd'hui d'après lui, mais continue de dépendre exclusivement de l'humeur des agents.

Par contre, J. s'est inventé une autre opportunité. Celle-ci dépend de la volonté des circulants, touristes qui débarquent ou travailleurs qui rentrent des Etats-Unis. « Résident » du pont depuis quatorze ans, J. garde un humour à toute épreuve. Ce qui lui a permis d'instaurer avec certains circulants une tradition : il faut lui payer un droit de péage pour passer le pont et rejoindre le centre-ville. Evidemment, ceci n'est qu'une boutade et J. n'a aucun moyen de pression. Mais mine de rien, c'est comme ça qu'il gagne sa vie, avec cette tradition solidaire qui avec certains dure depuis plusieurs années et vient heureusement compléter la vente de bonbons. Il profite aussi de la position du pont : le tourisme de Tijuana est un tourisme d'« après-midi ». Les visiteurs passent rarement la nuit sur place. Le pont se trouvant très près de la frontière, les touristes croisent J. juste en débarquant, alors qu'ils sont encore plein d'entrain et de monnaie. Grâce à ces deux types de circulation, J. peut même se payer le luxe de ne pas venir certains jours. Mais il confirme la réalité

(13) C'est par ce pont, jadis l'unique de la ville, que les premiers touristes arrivèrent à Tijuana en automobile depuis la Californie. Jadis de bois, il a été refait mais reste un des seuls éléments architecturaux originaux qui font sens dans l'espace urbain.

annoncée par tous : la frontière n'est plus profitable en tant qu'espace de circulation mais seulement en tant qu'espace d'attente et de trafic.

Un dernier élément, et pas des moindres, fait de Tijuana un terrain profitable. Il s'agit de la dimension de terrain d'expérimentation et de marché artistique de Tijuana. Plusieurs jeunes gens, généralement nés ou élevés à Tijuana, qui ont pour la plupart aujourd'hui entre 30 et 40 ans, ont trouvé là un terrain privilégié de production et de diffusion de leurs œuvres. L'un d'entre eux affirme que Tijuana est « à la fois la puce et le logiciel » qui permet de produire et de vendre leur production sur une scène globale. Il s'agit généralement de jeunes gens cultivés, de classe moyenne aisée, qui se sont rencontrés à l'université ou dans le milieu de la fête à Tijuana dans les années 90. Leur modèle est celui du collectif Nortec (musiciens électroniques, Djs, vidéastes, graphistes intellectuels...). Pionniers de la musique électronique dans le Nord mexicain, ils ont commencé par rejeter la culture populaire de la musique de *banda* et de la *nortena*, caractéristique du Nord-ouest mexicain. A partir d'un manifeste qu'ils publient dans cette même décennie, ils deviennent spécialistes de l'instrumentalisation des icônes de la culture frontalière comme argument artistique original. Ils ont ainsi créé toute une nouvelle esthétique post-moderne de la frontière, devenue espace de rencontre et de métissage chaotique du traditionnel et du novateur, de la musique populaire et de l'électronique, avant-gardiste au niveau national. Nortec est peut-être plus connu en Europe que dans le reste du Mexique, mais il faut reconnaître que leur démarche a été – est toujours – particulièrement productive, dans le sens artistique et commercial du terme. Nortec est exemplaire, mais le collectif Radio Global, YonkeArt ou encore TV Bulbo sont tout aussi probants dans des sphères aussi différentes que la production radiophonique, le documentaire ou l'organisation de fêtes. Ils profitent eux aussi de l'accès à toute la technologie bon marché provenant de « l'autre côté », d'un réseau artistique peu étendu, d'un « noyau dur » solide et d'un contexte peu compétitif. Ceci permettant une circulation fluide et multidirectionnelle des talents et des solidarités, avec peu de risque de jugement qui plus est. Ils profitent souvent d'aides de l'Etat pour la culture, relativement nombreuses, de lieux d'exposition et surtout d'un réseau international de connexions, pour qui le développement artistique de Tijuana est devenu exemplaire. Ils sont donc absolument « vendables » dans un circuit global, plus ou moins alternatif selon les micro-groupes (il n'est pas rare que les gens soient membres de plusieurs groupes ou travaillent avec plusieurs groupes simultanément). Tijuana est particulièrement profitable en cela qu'à trente ans on peut être à la tête d'une maison de production ou directeur d'un festival de vidéo expérimentale... et que cela n'étonne personne.

Dans d'autres sphères d'arts moins technologiques, la même équation se vérifie. Tijuana écrit et publie énormément sur elle-même. Elle est une des régions les plus riches du Mexique, elle profite de connexions culturelles directes avec San Diego et Los Angeles, et elle représente en plus un cas

unique symboliquement.... Et ici le réseau d'artistes, écrivains, poètes, vidéastes, photographes ne trouve peut-être pas de public étendu ni connaisseur, mais il compte avec plusieurs voies de développement économique et de rayonnement géographique. Tous ceux qu'il m'a été donné de connaître vivent de leur art ou d'une activité qui en découle directement. Inutile de dire que c'est loin d'être le cas dans la majorité des villes européennes aujourd'hui. Un cas me semble intéressant à rapporter : celui d'un quatuor de tango. Trois Mexicains et un Argentin jouent des classiques du tango argentin et des compositions, bénéficient de nombreuses aides au Mexique pour leurs productions. Quand ils se produisent sur scène, ils ont pour habitude de commencer par montrer un diaporama de leur Tijuana et par un bref discours où ils déclarent qu'aucun d'eux n'est « d'ici » mais qu'ils ont délibérément choisi Tijuana, leur Tijuana pour travailler ensemble. Ce propos comporte plusieurs dimensions : d'abord une sorte de militance, de revendication de travailler à ne pas céder Tijuana à la peur, d'en faire volontairement une terre de créativité, un endroit auquel on a envie d'appartenir. Ensuite, cette conscience de choisir un lieu où il y a de la place pour produire. Un lieu où l'on n'est pas écrasé par la tradition, où l'on peut jouir de l'absence de jugement et d'institutions castratrices. Même si beaucoup prétendent profiter de cette chance, Tijuana est loin d'être saturée. Si l'on prend le cas de ce quatuor, il est évident que bien qu'excellents musiciens, ils n'auraient probablement pas eu de place, ni à Buenos Aires ni nulle part en Europe où le tango sous toutes ses formes regorge déjà d'artistes sans espace. Cette construction d'un discours frontalier est aussi une forme d'ajouter une plus-value à l'activité artistique, qui réside précisément dans son lieu de production.

L'opportunité commerciale de Tijuana s'est déplacée en un siècle depuis un secteur limité du centre-ville vers plusieurs pôles (14) et vers l'espace symbolique de la ville comme lieu frontalier.

La place Viva Tijuana et surtout la célèbre avenue Revolución (15) sont chaque fois plus vides de touristes tandis que les files de voitures s'allongent et que le marché de l'attente se renforce. Mais cette opportunité ne durera que tant que durera ce dispositif de contrôle, ce mur qui est aussi arcade. Et surtout tant que dureront ces représentations. Il faut que l'on continue à croire que cette frontière sépare deux entités si différentes que l'une joue le rôle d'Enfer et l'autre de Paradis, qui mérite cette attente et ce jugement. Il est intéressant ici d'écouter les personnes âgées qui vivent entre les deux côtés, car ils font souvent référence à Sodome et Gomorrhe pour vous raconter Tijuana...

Dans un autre style de métaphores, depuis que Garcia-Canclini – chercheur mexicain devenu célèbre précisément pour sa prolifique production de métaphores sur la condition frontalière – a fait de Tijuana un « laboratoire de la globalisation en marche », cette expression est devenue comme une définition toute faite de la ville. Pour les artistes, je crois que

(14) Plusieurs pôles qui génèrent différents types de profits : la zone de la Ligne produit une plus-value importante à ajouter sur toutes les « consommations touristiques », la zone de Otay produit des bénéfices liés à l'industrie, etc.

(15) L'avenue Revolución est la colonne vertébrale commerciale, avenue historique de la ville.

(16) Roberto Saviano
(2000), *Gomorra*. Paris,
Gallimard, p. 356.

l'on peut affirmer que c'est une réalité. Il est également vrai que les savants fous de l'industrie, de la finance globale et de la politique y trouvent un terrain d'expérimentation privilégié dans l'impunité la plus totale, dans la même logique que celle que décrit Saviano dans le cas de la camorra napolitaine. Souiller un territoire dit-il – littéralement ou symboliquement – « n'est un problème que si l'on envisage le pouvoir comme une responsabilité sociale à long terme » (16). Or, Tijuana vit à court terme. Rien ici n'est pensé ni fait pour durer. En cela elle s'approche de l'expérience. Mais les expériences y sont réalisées sans contrôle, ni doses mesurées, ni protocole d'expérimentation. Tijuana est plutôt une ville en intérim qu'un laboratoire. Elle travaille dans ce qui peut lui rapporter, vite, sans nécessité de qualification, et beaucoup. Le problème de ce fonctionnement est qu'il crée aussi une société en intérim, aussi peu impliquée dans la ville qu'un professionnel dans ce système de travail temporaire.

Et ceci me mène à cette conclusion : s'il fallait résumer Tijuana en une caractéristique, ce serait sans doute son aspect chaotique. Or cette force chaotique est peut-être précisément ce qui structure la ville, ce qui fait tenir cette fragile toile d'opportunités. L'existence de la frontière crée des files d'attente invraisemblables mais structure tout un réseau d'emplois formels et informels, des solidarités et des stratégies de progrès efficaces, inimaginables sans cela. Elle fait de Tijuana une société particulièrement tolérante, où la morale ne marque pas le mode de vie de la même manière qu'ailleurs au Mexique. Le chaos n'a évidemment pas que des aspects positifs, mais il démontre que les frontières sont des terrains particulièrement importants à observer aujourd'hui. Car tout en restant des fronts qu'on voudrait chaque fois plus imperméables, elles sont devenues des interstices où d'autres stratégies peuvent apparaître qui restent invisibles ou inimaginables dans les villes « maîtrisées ». Le seul obstacle à cette observation est que les visions de la frontière sont encore souvent engluées dans des considérations exclusivement identitaires, qui occultent toute la consistance de la vie urbaine, des cohabitations inédites et des stratégies de progrès mises en œuvre. En ce sens, construire une véritable ethnographie de la frontière peut nous aider à comprendre les enjeux de ces territoires au-delà de la seule question migratoire et identitaire, qui monopolise souvent le débat. Il est donc important selon moi d'adopter plusieurs perspectives sur la frontière, dont une qui consiste à lui tourner le dos. Pour regarder ce qui se passe d'un seul côté, avant le passage. Pour voir la frontière comme tout ce qu'elle, c'est-à-dire aussi une mise en scène, un usage spécifique dans l'espace urbain. Observer une frontière comme on avait l'habitude d'observer un quartier de n'importe quelle entité urbaine peut révéler une toute nouvelle couche de problématiques qui aideraient à comprendre les enjeux de ces territoires aujourd'hui.